

L'esprit du lieu

David Dorais

Number 78, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2019). L'esprit du lieu. *L'Inconvénient*, (78), 64–67.

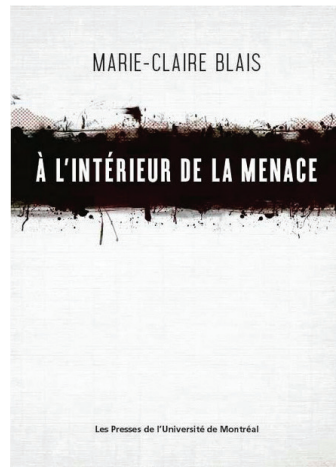
L'esprit du lieu

ESSAI QUÉBÉCOIS **David Dorais**

Dans son plus récent essai, consacré à la ville de Lisbonne, Louise Warren s'interroge sur l'impact qu'un lieu de résidence peut avoir sur l'esthétique des écrivains. Elle se demande : « Comment un lieu de création agit-il comme matière de l'écriture ? » La source de la création est-elle intérieure, jaillissant du roc de notre sensibilité, ou s'alimente-t-elle des ruisseaux (voire des torrents) qui coulent depuis le monde du dehors ? De quelle manière l'actualité d'un pays ou l'architecture d'une ville peuvent-elles façonner le travail artistique en train de s'accomplir ?

Outre ce *Livre caché de Lisbonne*, un autre essai québécois récent est ancré dans le lieu où il a été produit : si le premier présente une suite de fragments rédigés au cours d'une résidence d'écriture dans la capitale portugaise, *À l'intérieur de la menace* de Marie-Claire Blais constitue une chronique sur les États-Unis à l'ère de Donald Trump. Bien sûr, le fait de lire ces ouvrages

l'un à la suite de l'autre peut avoir pour effet de donner du relief à leurs différences, mais il n'en demeure pas moins que les deux œuvres sont distinctes dans leur approche. Le titre de Marie-Claire Blais exprime bien la position centrale que l'auteure entend adopter : son livre lui est une tour de garde, voire un panoptique à partir duquel embrasser l'étendue du désastre politique américain. Le souffle puissant et ininterrompu de la romancière prend des allures de vitupération lorsqu'il s'agit de commenter le cours de l'histoire qui se déroule sous nos yeux. À l'inverse, Louise Warren adopte une attitude de retrait méditatif devant les mystères de Lisbonne. Elle recueille des éclats du monde qu'elle traduit en fragments, dans un style simple et soigné. Et curieusement, même si Marie-Claire Blais déclare se placer au cœur de l'empire américain, elle n'arrive qu'à rester en périphérie, comme si son indignation l'empêchait d'étreindre correctement son



sujet, alors que la position humble de Louise Warren, en bordure du monde, lui permet d'y pénétrer plus profondément par l'entremise d'une contemplation poétique.

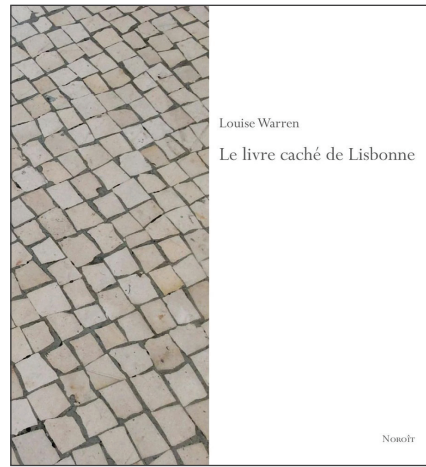
Dans le prologue de son essai, Marie-Claire Blais précise que ce dernier, bien qu'il aborde les mêmes thèmes que les dix livres de son cycle *Soifs*, soit l'injustice, le mensonge, la souffrance des vies humaines sur lesquelles pèse le ciel orageux des événements sociaux et politiques, offre un style différent. Car si le lyrisme convenait à la fiction, la trop grande réalité des troubles contemporains appelle une écriture dépouillée, grave, qui se ressent des perturbations enregistrées par la sensibilité de l'artiste à la manière d'un sismographe. Il y a à la fois une éthique et une esthétique de la parole en temps de tourmente : « Soudain les mots éprouvent cette nécessité de s'exprimer à nu, comme est nue la courageuse dénonciation que l'on peut sentir naître partout pendant ce règne si destructeur et ennemi de l'écriture. » Le temps est venu d'abandonner l'imagination pour laisser place au réalisme du regard vrai et à l'acéribité de la plume engagée.

Or, à la lecture, on constate que le flot ardent et enflammé de la parole est encore bien présent, même dans l'essai. Je n'ai lu aucun des romans de *Soifs* mais, selon ce qu'on m'en a dit, on y retrouve les mêmes phrases longues, accumulatives, chargées d'exprimer l'intensité de la colère et du désarroi que dans *À l'intérieur de la menace*. C'est le ton du prophète de l'Ancien Testament maudissant le peuple qui s'est écarté du droit chemin. La révolte soulève le nabi, qui se sent un devoir sacré de grimper sur la montagne et, brandissant sa houlette, de fustiger ses semblables pour leur révéler l'étendue de leur égarement. On peut admirer Marie-Claire Blais pour son

indignation qui ne concède rien, à un âge où il serait pardonnable d'être revenu de tout. Le livre ne comporte aucun chapitre, ni même aucun paragraphe, à peine quelques sauts de ligne pour nous donner l'occasion de reprendre notre souffle de temps à autre, sinon comment s'accrocher à ces phrases qui charrient le lecteur, telles des vagues furieuses, qui l'emportent et le noient, tant l'auteure semble pénétrée d'une urgence de parler, de témoigner, sans qu'il soit permis de s'arrêter un moment, pour que les exactions du gouvernement en place, du président Trump surtout, subissent l'éclat implacable des mots et ne puissent plus proliférer dans l'obscurité complice du silence, de l'indifférence, de la résignation, il est impératif que ces choses soient dites, et avec force.

Pourtant, l'emportement n'est pas le meilleur conseiller. C'est ce que stipule la phrase classique attribuée à Hemingway, un autre résident de Key West : « *Write drunk, edit sober.* » Il semble qu'en réalité la phrase provienne du romancier américain Peter De Vries. Peu importe, l'essentiel est ce qu'elle exprime (au sens figuré plutôt que propre) : on peut écrire sous le coup de l'enthousiasme, mais il convient de réviser son manuscrit la tête froide. Malheureusement, le précepte n'a pas été parfaitement respecté ici, et le style de Marie-Claire Blais, pour vigoureux qu'il soit, souffre de lacunes. Un esprit magnanime verrait là un simple contrecoup de sa sensibilité, quelques faux pas justifiés par la force de son indignation et rachetés par le bien-fondé de son combat, mais le lecteur serait en droit de s'attendre à mieux de l'un des plus grands auteurs québécois, sans compter qu'*À l'intérieur de la menace* a reçu le prix *Études françaises*, qui vise à souligner une contribution exceptionnelle à l'écriture de langue française.

Pour tenir un propos ancré dans l'histoire contemporaine, la maîtrise de la concordance des temps est de mise. Toutefois, dans cet essai, les longues phrases finissent parfois par devenir vaseuses, et la succession des événements s'emmêle, par exemple quand il est question de l'élection-surprise de Trump : « Quelle déception *suivra*, et pour nombre d'entre nous, quelle certitude aussi que ces élections *furent* des élections trompées, volées à Hillary Clinton, de cela nous ne sommes témoins que trop tard, maintenant, quand *furent* confirmés le piratage, l'infiltration russe, la suppression des votes des Noirs... »



Ces confusions temporelles se complètent de diverses maladresses : répétition négligente (« de ces criminelles erreurs, Trump sera *plutôt* fier, dénonçant *plutôt* les faiblesses du système carcéral »), utilisation d'expressions familières et vides (« Trump est envieux, jaloux, car *quelque part* il est conscient d'être un fraudeur »), emploi erroné de vocables (« [l'expulsion des enfants d'immigrants illégaux] serait un odieux projet *inculpant* des milliers de vies »), emploi erroné de la virgule (« nous ne pouvons ressentir pourtant, que notre impuissance »), emploi erroné de prépositions (« ces résidents obstinés à leur silence coupable »), pléonasme (« cette corruption où seuls les *très riches* ont raison »)... J'ai arrêté de noter passé la moitié de l'ouvrage.

L'imperfection du style a pour contrepartie la pauvreté de la réflexion. Le propos de Marie-Claire Blais est étonnamment mince : Trump est méchant. Il est menteur, raciste, narcissique, infantile, misogyne. Il est méchant. Aucune référence documentée ni aucune citation d'écrivain ne viennent étoffer ou éclairer le discours de l'auteure. Aucun témoignage personnel non plus, aucune observation sociologique de celle qui réside pourtant aux États-Unis. C'est l'opinion, bien sentie sans doute, d'une simple citoyenne du monde lisant les quotidiens, la vision dichotomique d'une personne pour qui Trump est démoniaque (on l'a dit), et Obama et Clinton sont angéliques. Les termes connotés, sans nuance, servent à créer deux camps opposés et clairement identifiables : l'un (Trump) fait preuve de « déshumanisation », d'« entrave à la liberté », de « racisme », de « jalousie », de « haine », de « mépris », de « destruction », de « dédain », d'« ignorance », il est « incendiaire », « irrationnel », « bas », « grossier », « envieux », « jaloux », « diminué » ;

l'autre (Obama) est un homme « supérieur sur tous les plans, et par son humanité et par la clairvoyance de sa pensée et de son intelligence ». Tout cela en une seule page. Le reste du livre fait preuve de la même raideur, qui donne l'impression d'un manque de finesse et de sagacité.

À l'inverse de la posture d'assurance adoptée par Marie-Claire Blais, Louise Warren témoigne d'entrée de jeu d'une perte d'identité. C'est le propre du voyage de nous secouer et, ce faisant, de faire tomber certaines de nos croyances tout en nous en imposant de nouvelles. Tout juste arrivée à Lisbonne, épuisée par le vol d'avion, affectée par un virus, l'essayiste se retrouve étourdie, déroutée. Sans plan de la ville, entendant régulièrement le mot *pessoa* (« personne ») dans le discours des gens, elle se sent dessaisie d'elle-même. Ce « tremblement essentiel », pour pénible qu'il puisse paraître, constitue le moment inaugural de tout processus de création, et l'hexagramme 51 du *Yi Jing*, composé deux fois du trigramme représentant le tonnerre, est convoqué à quelques reprises dans le livre pour rappeler la nécessité d'un ébranlement fondateur.

Il ne faudrait pas voir dans ces références au classique de la divination chinoise une complaisance douteuse envers une spiritualité de mauvais aloi. Le propos qui s'appuie sur le *Livre des transformations* (comme il s'appuie ailleurs sur la numérologie et le tarot) a une visée herméneutique. Alors que Marie-Claire Blais veut expliquer, Louise Warren cherche à comprendre : loin de solliciter une grille d'analyse toute faite, elle recourt à divers modes d'interprétation pour arriver à saisir au plus près la singularité de la ville où elle réside et de l'expérience qu'elle vit. Car Lisbonne est abordée comme un lieu qui demande à être décrypté. C'est ainsi qu'il faut comprendre le titre du livre : on dit « le livre caché de Lisbonne » comme on dit « la ville de Paris ». Lisbonne est un livre, un système de traces, d'indices, de motifs, de formes qu'il faut identifier, mettre en relation, tâcher de décoder. L'essayiste parle ailleurs de l'« inconscient de Lisbonne » (titre de l'une des dix-sept sections ou « promenades » qui composent le recueil). Les ruelles dans la pénombre, les escaliers aux marches inégales, les guirlandes défraîchies, les graffitis, les bouteilles vides, les chats errants constituent des symptômes qui relancent en permanence le processus d'analyse visant un éclaircissement toujours fuyant.

En ce sens, le genre littéraire du fragment est ici approprié. L'écrivaine s'arrête quelquefois pour réfléchir à la portée de cette forme esthétique, qui permet de « rompre et créer d'autres rythmes, rompre et éviter d'être systématique, rompre pour défaire, regarder autrement, dans l'interstice, explorer une autre forme, retourner dans l'invisible, fermer les yeux, chercher dessous et dans les creux ». Comme l'enfant qui s'empare d'un objet et le scrute sous tous ses angles pour voir comment il est fait, comment il fonctionne, l'essayiste multiplie les textes brefs sur Lisbonne dans le but d'en capter diverses perspectives. Un beau passage récuse l'idée d'inachèvement associée au fragment : il s'agit plutôt d'une semence qui, bien qu'elle soit minuscule, recèle l'entièreté de la fleur. Rien de plus à trouver hors du fragment : il contient déjà tout.

Un tel confinement dans l'infime se retrouve dans l'approche méditative que prend Louise Warren. Chaque fragment est un temps d'arrêt sur un événement, un objet, une sensation. Une sorte de coupelle où l'on reçoit l'aumône du temps, ces piécettes qu'il jette constamment en passant et que l'on songe rarement à ramasser, trop impatients de découvrir la fortune qu'il nous donnera sans doute plus tard. L'écriture se penche sur le mouvement du vent dans la jupe de soie, les reflets de la lumière sur le Tage, les motifs compliqués et apaisants des *azulejos* (ces carrés de faïence décorés), des cierges en train de se consumer, la fatigue dans les hanches à force d'emprunter les escaliers, une fenêtre, un mot portugais, un battement de cœur. Des petits riens qui amènent l'esprit à ralentir et qui, pour négligeables qu'ils paraissent, insistent une contemplation étonnée de trouver un contentement dans si peu. ■

À L'INTÉRIEUR DE LA MENACE

Marie-Claire Blais
Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, 130 p.

LE LIVRE CACHÉ DE LISBONNE

Louise Warren
Le Noroît, coll. « Lieu dit », 2019, 179 p.

Un sujet, hélas, toujours d'actualité

Du populisme numéro 68



Il vous manque d'autres numéros ? Commandez-les en ligne !

- | | |
|-------|--|
| no 77 | Grandeur et misère de l'université |
| no 76 | L'art doit-il être moral ? |
| no 75 | Le néoconformisme |
| no 74 | Révolution sexuelle, prise 2 ? |
| no 73 | Ducharme sans Ducharme |
| no 72 | La querelle de la laïcité |
| no 71 | Les nouveaux romanciers mexicains |
| no 70 | Faudra-t-il toujours lutter pour le français ? |
| no 69 | Le fantasme de la survie |
| no 68 | Du populisme |
| no 67 | La société sans douleur |
| no 66 | À quoi sert la fiction ? |
| no 65 | La gauche et la droite |
| no 64 | L'amitié au temps de Facebook |
| no 63 | L'Amérique et nous |
| no 62 | La tyrannie de la rumeur |
| no 61 | Islam, islamisme, islamophobie |
| no 60 | Avons-nous peur du pouvoir ? |
| no 59 | Le marché des rituels |
| no 58 | L'âge d'or des séries télé |
| no 57 | Les embarras de l'identité |
| no 56 | Où va la littérature québécoise ? |